

# HISTOIRE DES FAUVES DU VALAIS EN 1947

par I. MARIETAN

---

Dans un précédent travail<sup>1</sup>, nous avons arrêté l'histoire des fauves du Valais au 24 novembre 1946, en disant notre regret de ne pas posséder la détermination exacte de ces animaux, et en émettant l'espoir que, au cours de l'hiver, leurs traces sur la neige et leurs rugissements permettraient de les repérer et peut-être de les abattre. L'hiver, l'année même, se sont écoulés, sans que ces animaux aient été ni abattus, ni même déterminés d'une manière certaine. Pourtant, tout au long de l'année, ils ont manifesté leur présence en attaquant du petit bétail, sans cependant causer des dégâts aussi graves que ceux de l'année précédente.

L'intérêt du public pour ces animaux s'est quelque peu ému, il reste pourtant encore bien vif et digne d'intérêt. Nous voudrions continuer cette curieuse histoire au cours de l'année 1947.

Voici d'abord quelques indications supplémentaires pour 1946, nous les avons recueillies après la publication de notre travail.

La première indication sérieuse concernant la présence des fauves en Valais date de janvier 1946 ; cela indiquerait que ces animaux étaient déjà en Valais depuis l'automne 1945. Vers l'entrée de la vallée d'Anniviers, sur la rive droite, un homme du pays a observé, en janvier, un animal qui lui a paru différent d'un Renard, qui lui a soufflé contre, mais comme c'était la nuit, il ne peut pas en donner les caractères précis. Il a vu également des traces différentes de celles d'un Renard ou d'un chien. Comme on ne parlait pas de fauve alors, il ne dit rien. Les renseignements pris indiquent que ces observations sont sérieuses ; cet homme connaît très bien le Renard.

15-16 septembre 1946 : de M. Epiney, au Petit Muntet : « Je chassais le Chamois au-dessous de la pointe nord des Diablons, vers 2700 m. Ayant tiré un coup de fusil pour effrayer les Chamois et les amener vers un point où j'espérais pouvoir les atteindre, je vis surgir un animal passant à toute vitesse et disparaître derrière une crête de rochers, à environ 300 m. J'ai tiré deux coups, sans es-

---

<sup>1</sup> I. Mariétan : *Les fauves du Valais en 1946*. Bulletin de la Murithienne fasc. LXIII p. 102-120.

poir de l'atteindre. Voici la description que je puis en donner : teinte foncée sur le dos, pas de queue, très long, mais bas, il semblait ramper mais avec beaucoup d'agilité. Il ne pouvait pas s'agir d'un Renard, ni d'un chien, du reste ni les chiens ni les Renards ne chassent le Chamois à cette altitude et dans les rochers. »

3 octobre : M. Epiney observe des empreintes dans la boue, au-dessus du Petit Muntet, le long d'un sentier de moutons, sur environ 80 m. ; l'animal montait, ses traces mesuraient 9,5 sur 10,5 cm., il n'y avait pas d'empreintes de griffes en avant des doigts ; la distance d'une trace à l'autre était de 60 cm.

En automne, pendant une période sèche, M. Schmidt, d'Ausserberg, a vu, sur une assez grande étendue, au-dessus du village, des empreintes de pas dans la poussière mesurant 10 à 12 cm.

Reprenons maintenant l'histoire des fauves arrêtée au 24 novembre 1946.

Le 3 décembre à Brigerberg, on voit des traces autour d'une écurie ; près d'Eisten, dans la vallée de Saas, deux moutons sont tués. Le 6 décembre, entre Rarogne et Gampel, 5 moutons sont égorgés et en grande partie mangés.

18 décembre : M. le professeur Robert Mathey donne une communication à la Société vaudoise des sciences naturelles sur les différents animaux carnassiers : Lion, Tigre, Panthère, Chat sauvage, Lynx. En vrai naturaliste il propose, avec humour, la création d'une « assurance-Lynx » sous forme d'un impôt annuel d'un centime par tête de population, ce qui permettrait de dédommager les propriétaires de troupeaux et de conserver à nos montagnes le Lynx, ce félin magnifique.

Un vieillard de 86 ans, originaire d'Anniviers et demeurant à Sierre, nous a raconté que son père avait bien connu le Loup-Cervier ou Lynx ; une fois, il avait tué 9 moutons, vers Ayer, sur la rive gauche de la vallée ; il leur avait sucé le sang. Cet homme était bien au courant de la chasse au dernier Loup dans la région de Barnouja-Bourimont.

D'après les notes de feu Ph. Farquet, plusieurs Lynx ont été tués de 1640 à 1660 dans la région de Charrat. Le dernier fut abattu par un homme de Fully en 1803. Le dernier Loup de cette région a été tué au Guercet en 1869.

M. R. Jaquemet de Conthey nous communique les renseignements suivants : M. Casimir Rappillard de Sensine, né en 1871, sauf erreur, a vu un Lynx alors qu'il était jeune garçon, sous une

daille, aux Mayens de My, dans la combe, tout près de l'endroit où les Murithiens ont tenu leur séance en octobre 1947. Des cris attirèrent son attention, l'animal pareil à un chat fourré, oreilles touffues, yeux brillants, était juché sur une branche... le gosse de galoper. Son oncle, un Jean-Pierre Rappillard, alors âgé de 70 à 80 ans, lui dit qu'il s'agissait d'un Loup-Cervier, qu'il ne s'attaquait pas aux hommes, qu'il y en avait beaucoup quelques années plus tôt dans la « Creuse » soit au-dessus du « Cernay », qu'ils étrangeaient assez régulièrement les chèvres des bergeries, trois ou quatre en un jour, qu'on était obligé d'organiser des corvées communales avec tambours, caisses, bruits de sonnettes pour les chasser. Ces chasses pouvaient se faire vers 1850.

15 décembre : On signale une chèvre tuée et à demi dévorée dans la région de Fully. Nous avons examiné une photographie et des moulages de pas, 9 sur 12 cm. Il s'agissait d'un gros chien.

18 décembre : Sous le titre « *On veut en finir avec les fauves* » les journaux valaisans publient un nouvel arrêté du Conseil d'Etat, prévoyant que, tous ceux qui sont en possession d'un permis de chasse pour 1946, peuvent prendre part à la chasse aux fauves par groupes de trois au minimum.

Il faut l'avouer, la présence des fauves en Valais est devenue très populaire dans toute la Suisse. Le 28 décembre, la Commission fédérale pour la protection de la Nature tenait une séance à Berne, suivie d'un repas d'adieu en l'honneur de son président M. Häberlin, auquel assistait M. Etter, président de la Confédération. La place de chaque convive était marquée d'un dessin dont le motif était tiré de la vie de l'intéressé. Le nôtre représentait un abbé tenant précieusement un jeune fauve dans ses bras, tandis qu'un énorme Lynx, ses larges pattes appuyées sur les épaules de l'abbé, dressait sa tête, bouche ouverte, montrant des dents menaçantes.

On nous a demandé des causeries sur ces fauves dans maintes localités du Valais et de la Suisse romande, nous avons pu nous rendre compte du très grand intérêt et de la curiosité amusée que nos carnassiers suscitaient.

### **Année 1947**

13 janvier : M. E. Tenger à Berne nous transmet des indications du Comte de Ségur qui a chassé dans les Carpathes ; il cite des cas de Lynx tués en hiver, en des endroits où on avait placé des animaux morts, comme appâts pour les Loups. Il croit que,

en Valais, ce sont des Loups égarés, provenant des Pyrénées ou du Karst.

Par l'intermédiaire de M. Tenger également nous avons reçu des notes du colonel Roche, qui a chassé et observé le Lynx en Roumanie, dans les Carpathes et au sud de la Serbie. Ces notes indiquent qu'il ne connaît pas la distribution du Lynx en France ; ses indications ne concordent pas toujours avec celles de Lavauden ; est-ce que le Lynx des Balkans aurait des mœurs différentes de celui des Alpes ? Ainsi il déclare qu'il se laisse prendre assez facilement par des pièges, mais non par des appâts morts, qu'il a un gîte dans lequel il revient, après être resté au loin quelques jours. Il dit qu'il ne tue qu'un animal à la fois, alors que le Lynx des Alpes en tue plusieurs, qu'il ne poursuit pas sa victime s'il l'a manquée, qu'il y a beaucoup plus de mâles que de femelles, que celles-ci donnent naissance à 5 petits, qu'elles ne les défendent pas. Les jeunes restent avec la mère jusqu'au printemps suivant ; leur odorat est moins bon que celui du Loup. Il ne dit pas qu'il monte sur les arbres. Pour les traces il ne sort ses griffes que s'il saute. Il crie trois à quatre fois à de brefs intervalles ; il peut peser jusqu'à 28 kg. pour le mâle, 20 pour la femelle. Très difficile à voir, ce n'est que par hasard qu'on l'aperçoit : il apparaît comme un Sphinx et disparaît aussitôt. Il peut attaquer les pâtres s'ils défendent leurs troupeaux ; et cependant on le protège dans ces pays.

M. Roche est d'avis que, sans neige, en Valais, la chasse est inutile ; il pense à un Loup ou à un chien et aussi à un Lynx, admettant également la possibilité d'un animal échappé de ménagerie.

Un grand chasseur belge ayant eu connaissance de notre article du Bulletin de la Murithienne croit plutôt à des Chats sauvages, ils peuvent tuer des Chevreuils, dit-il, ils pourraient aussi tuer des chèvres et des moutons. Oui, peut-être, mais il est exclu qu'ils puissent tuer de gros génissons.

M. Theiler, adjudant de la gendarmerie, a observé des traces dans la neige, le long de la voie ferrée, vers Tourtemagne. L'animal, effrayé probablement par un train, faisait des sauts de 2.50 m. sur une distance d'environ 400 m. Les détails des empreintes n'ont pas été observés.

10 janvier : Les journaux annoncent que des empreintes de pattes ont été observées dans la neige aux abords du village de Tourtemagne. La bête a fait un grand cercle avant de s'engager dans la vallée.

2 mars : M. Diehl, employé au domaine de Finges, remarque des traces dans la neige ; il en prend un moulage qu'il communique à M. Muller, inspecteur fédéral des forêts, lequel transmet ce moulage à M. le Dr Baumann, directeur du Musée d'Histoire naturelle de Berne. Nous avons comparé cette empreinte avec l'abondant matériel du musée ; ses dimensions sont énormes, 14 sur 17 cm., elles ne concordent qu'avec les pattes d'un Lion. L'empreinte a été prise dans la neige, au bois de Finges, on nous a assuré que ces traces étaient fraîches. Au premier abord, nous avons tous été impressionnés par de telles dimensions, qui laissaient croire à un très gros carnassier. Nous avons cependant jugé prudent de ne pas publier cette observation, et d'attendre pour voir la suite des événements. Aucune constatation semblable n'a été faite dans la suite ; nous pensons que les indications données n'étaient pas exactes, que ces traces n'étaient pas fraîches, que la fusion de la neige les avait peut-être agrandies ou que le plâtre, ayant été préparé avec de l'eau un peu tiède, aurait provoqué une certaine fusion de la neige au moment où il était versé dans l'empreinte. Quoi qu'il en soit, ces traces restent énigmatiques, ce sont celles d'un animal de la famille des chats mais plus grandes que celles du Lynx, du Jaguar, du Puma, du Léopard.

Nous avons transmis à M. Baumann les empreintes prises dans l'Illgraben. Les ayant comparées à celles d'un chien du Saint-Bernard et d'un chien berger allemand, il conclut qu'elles doivent être attribuées à un gros chien, parce qu'on y distingue la marque des griffes.

Pour les caractères des traces du Lynx il cite deux zoologistes : K. Brandt : *Fährten und Spurenkunde*, 1931, pag. 121 : « Das Trittsiegel des Luchses ist ein Mittelding zwischen dem der Wildkatze und dem des Wolfes, stärker und länger als das der Wildkatze und runder als das des Wolfes. Es ist aber von dem des letzten und eines Hundes daran sehr leicht zu unterscheiden, dass der Luchs *nicht nagelt*. Nur beim Sprung lassen sich scharfe Risse im Boden erkennen, die nach hinten in die Abdrücke der Ballen der beiden Mittelzehen hineinreichen. »

Lavauden L. : *Essai sur l'histoire naturelle du Lynx*. Bull. Soc. scient. du Dauphiné, 1929-1930, p. 317 : « La trace du Lynx — on la voit notamment fort bien sur la neige — a le même dessin que celle du chat. Mais elle est beaucoup plus grande. De plus, la

touffe plantaire, imperceptible chez les chats d'Europe est, chez le Lynx, particulièrement développée et tout à fait caractéristique. »

Le garde forestier Tscherrig, à Ober Ems, a observé des traces sur la neige à trois reprises. Dans la nuit du 10 au 11 janvier, l'animal s'est approché jusqu'à une dizaine de mètres de sa maison, dans le hameau de Ahorn. Tscherrig a suivi ces traces le lendemain sur 1,5 km. le long d'un petit sentier, dans la forêt. La distance entre les pas était de 60 cm. environ, sur la neige on ne voyait pas de traces de griffes, par contre on les distinguait sur la glace. Les dimensions des pattes étaient de 8 sur 9 cm. Un bon dessin accompagne ce rapport.

On a prétendu avoir vu des traces les jours précédents au-dessus de la gare de Gampel et vers Agarn.

Dans la nuit du 28 février au 1er mars, l'animal est revenu et a repris la même direction, il en a été de même dans la nuit du 8 au 9 mars.

Il semble donc que l'animal a séjourné un certain temps dans la région de Finges et de l'Ilgraben, d'où il entreprenait des randonnées jusque vers Ober Ems.

En mars, le Commandant de la Gendarmerie publie un article dans « L'ami des animaux » ; il dit entre autres : « Depuis l'arrivée de la première neige en décembre, nous n'avons plus d'indices sérieux, en sorte que nous ne pouvons pas affirmer que des bêtes se trouvent encore en Valais en ce moment. Dans l'hypothèse négative, sont-elles mortes ou ont-elles émigré ? Nous serions reconnaissant à celui qui voudrait bien nous le dire. »

Les fauves n'ont pas manqué de s'annoncer eux-mêmes. Comment se fait-il qu'ils soient passés presque inaperçus durant l'hiver ? C'était pourtant la saison favorable pour les repérer, les suivre et les capturer.

Ils ont dû passer la plus grande partie de l'hiver sur le versant droit de la vallée du Rhône, entre Loèche et Rarogne, dans ces terrains sauvages et rocheux, très exposés au soleil, où la neige ne s'est maintenue que très peu de temps. Les chèvres et les moutons étant rentrés pendant la nuit, ils n'ont fait aucune victime parmi les animaux domestiques et se sont nourris d'animaux sauvages : Lièvres, Renards, Hermine, Belettes, Perdrix, petits rongeurs, etc. Les chasseurs n'ont montré aucun empressement à les rechercher, ni les gendarmes non plus, d'aucuns ayant la conviction que leurs efforts seraient vains, d'autres peu curieux de tirer sur un

animal qui, dit-on, s'il n'est que blessé, peut se jeter, sans façon, sur le chasseur et lui faire sentir combien ses griffes et ses dents sont acérées.

C'est donc avec l'idée que ces fauves étaient morts ou avaient quitté le pays, que les Valaisans redonnèrent la liberté à leurs moutons. Ils étaient d'autant plus rassurés que, au début d'avril, la gendarmerie croyait avoir identifié l'une des bêtes, cause des dégâts dans les troupeaux de moutons. Il s'agissait d'un chien croisé Saint-Bernard-Loup appenzellois, appartenant à un certain Furrer, demeurant à Viège. La bête détachée à 500 m. de trois moutons s'élança dans leur direction, en étrangla un et s'apprêtait à en tuer un second, quand les agents l'arrêtèrent d'un coup de feu. On annonça dans la presse que l'un des « monstres » du Valais était identifié, ce fut un grand soulagement parmi les propriétaires de moutons.

La rentrée en scène des fauves ne se fit pas attendre, et fut dramatique : dans la nuit du 16 au 17 avril, 8 agneaux furent tués au-dessus d'Inden, à l'amont de Loèche-Ville, et la nuit suivante 9 autres subirent le même sort, 4 avaient disparu.

Les victimes furent transportées aux abattoirs de Sierre, où nous avons eu l'occasion de les examiner. Toutes étaient des agneaux d'environ trois mois ; parmi ceux de la première série plusieurs étaient en partie dévorés, tandis que ceux de la seconde étaient entiers et portaient très peu de blessures extérieures. On nous a dit que, la seconde nuit, le berger ayant entendu du bruit s'est rendu sur les lieux, ce qui aura mis l'animal en fuite, avant qu'il ait eu le temps de manger ses victimes.

Dans l'ensemble, quelques agneaux avaient été mordus au cou, la plupart l'avaient été dans la poitrine ; le cœur avait souvent subi de grosses perforations, ainsi que les poumons ; les côtes étaient souvent cassées ; chez quelques-uns l'abdomen était atteint. Les blessures produites semblaient être le fait de morsures : en enlevant la peau de plusieurs, nous avons observé de grosses perforations, parfois deux étaient distantes de 3 à 3,5 cm., ce qui indiquait les deux canines du fauve. A l'intérieur de la peau des points rouges sur un individu nous ont paru être la trace des griffes.

Nos conclusions peuvent se résumer ainsi : il ne s'agit certainement pas d'animaux tués par des hommes, les morsures le prouvent. Il ne semble pas qu'il puisse s'agir d'un chien, mais probable-

ment d'un Lynx, quoique les blessures ne soient pas très typiques ; un Loup pourrait aussi entrer en ligne de compte.

M. R. Cappi, vétérinaire cantonal, a examiné ces victimes, voici les conclusions de son rapport :

« L'hécatombe des moutons d'Inden ne peut être attribuée à une main humaine ou éventuellement à un sadique. La régularité, l'uniformité des lésions, au niveau de la cage thoracique, du cœur et des poumons, excluent avec certitude cette possibilité.

L'auteur de ces tueries doit être recherché, à notre avis, ou bien dans la famille des félidés ou bien dans celle des canidés.

En faveur des félidés, plaident la régularité et la sûreté des coups portés aux centres vitaux tels que le cœur, coups qui ont dû provoquer la mort d'une façon brutale et instantanée. Contre la présence d'un félin il faut signaler l'insuffisance des traces de griffes et le manque de lésions caractéristiques au niveau du cou.

Si nous songeons à un représentant des canidés, il ne pourrait s'agir que d'une espèce sauvage, ou redevenue sauvage. A notre avis, il est peu vraisemblable qu'un chien puisse abattre un aussi grand nombre de victimes, et les dépecer sans être aperçu et sans porter sur lui les traces de ses méfaits. »

Trois victimes ont été envoyées à l'Institut vétérinaire de Lausanne, voici les conclusions du rapport de M. Bouvier, directeur : « L'examen approfondi des cadavres n'a pas permis de trouver des traces de griffures. Seul un agneau présente quelques perforations arrondies de la peau. Une éraflure a été relevée, mais provient d'un coup de dent qui a glissé sur la peau. On trouve de nombreuses marques de morsures, bleuâtres, mais sans perforation.

Tous les agneaux ont des lésions sous-cutanées, musculaires, et des fractures des côtes, suite de morsures dans la région du dos et du thorax. Les débris de côtes pénétrant dans la cage thoracique, ont produit des déchirures du poumon et même du cœur, d'où hémorragies rapidement mortelles. Parfois il y a eu rupture du foie ou de l'estomac par compression.

D'après nos observations et vu le manque de traces de griffes, on peut exclure un félidé. Par contre, un canidé aurait pu produire les lésions relevées : morsures, hémorragies et fractures diverses. »

M. Zen-Ruffinen, vétérinaire à Loèche, avait conclu à des blessures causées par des hommes malveillants.



A la gendarmerie on retient la conclusion de M. Bouvier et on interprète le terme canidé comme signifiant uniquement des chiens, alors que le Loup et d'autres font partie de cette famille. Un journaliste ayant interviewé le commandant, écrit : « On sait maintenant qu'il s'agissait d'un chien et c'est un point élucidé ». Un autre journaliste intitule son article : « Un des monstres du Valais est identifié ».

On veille pendant 3 jours et 3 nuits autour des moutons d'Inden, cela suffit pour faire disparaître l'animal énigmatique. On fait le recensement des chiens de la région : 110 sont trouvés seulement dans la commune de Loèche. On fait des expériences avec ceux qui paraissent les plus suspects. Un propriétaire se hâte de tuer le sien, ce qui éveille des soupçons. Près de Munster, un mouton est tué, on peut établir qu'il s'agit de l'œuvre d'un chien. Le Conseil d'Etat prend un arrêté interdisant la chasse au Blaireau, et interdisant de laisser circuler les gros chiens dans la campagne.

1-3 mai : Deux moutons et 6 agneaux sont tués au-dessus de Mund. Le garde-chasse Pfammatter soupçonne un chien.

26 mai : Six moutons sont mordus, quatre doivent être abattus, au-dessus d'Albinen. Au dire du berger, 15 moutons manquent. Les blessures sont moins graves que celles des agneaux d'Inden. On soupçonne un chien de Feschel, l'enquête révèle qu'il n'a pas quitté la maison de son maître ces jours-là.

9 mai : A Moosalp sur Törbel, 2 brebis et 7 agneaux manquent, dans un troupeau non gardé. On retrouve une brebis tuée et en partie mangée, et un agneau mort. On aurait vu la veille 2 hommes et 2 chiens dans la région. On prétend avoir vu un animal semblable à ces chiens dans les environs de Rarogne.

13 mai : M. Henry Larsen, taxidermiste au Muséum d'Histoire naturelle de Genève, écrit à la gendarmerie l'avisant qu'il a observé des traces sur la neige de l'Illhorn vers 2700 m. qui ne peuvent correspondre qu'au Lynx : diamètre 5 cm., absence de griffes, forme des pelotes. Larsen continue à croire cependant qu'une partie des dégâts ont été causés par des chiens.

19-20 mai : Deux gendarmes surveillent la région sans rien observer.

4-5 juin : Un bouc de deux ans est tué et en partie dévoré dans les mayens de Tourtemagne.

14 juin : La veille de l'inalpe, à Tracuit, trois femmes d'Anni-viers montent à l'alpage, tôt au matin, pour préparer de la litière. En traversant la combe au nord des chalets (2061 m.) pour se rendre vers la « Bourica », elles virent un animal sortant de la combe et se dirigeant, sans hâte, vers la forêt. Elles crurent d'abord à un Renard, mais furent étonnées de sa grande taille. Il était à environ 200 m., elles ne remarquèrent pas la queue, la tête leur parut ressembler à celle d'un chien. Il s'agissait sans doute du fauve qui, une semaine plus tard, allait manifester sa présence dans cet endroit. Pendant deux mois et demi il est resté au-dessus de Zinal dans les alpages de Tracuit, Cottier et Lirec.

Nuit du 22-23 juin : A l'alpe de Tracuit, au-dessus de la Bourica, vers 2200 m., 3 chèvres et 7 cabris sont attaqués. Une chèvre seule a été tuée, elle avait la gorge rongée et le sang avait été sucé, sans autre blessure. Voilà un cas typique de la façon de procéder du Lynx. Les deux autres chèvres et les 5 cabris retrouvés portaient des coups de dents, sans gravité, au cou et au-dessus des oreilles. Des traces ont été vues dans la boue, elles ne portaient pas d'empreintes de griffes. (Communication du gendarme Rossier).

Nuit du 3-4 juillet : Un troupeau de 320 moutons accompagnés d'un chien, appartenant à M. Weber du domaine de Finges, monte à l'alpage de Cottier, le 2 juillet. La seconde nuit le fauve fait 11 victimes, dans la forêt, tout près du chalet supérieur, à 2109 m. Une chèvre portait des blessures au cou, à la jambe droite arrière et aux flancs, on a dû l'abattre. Les 10 autres étaient des agneaux, l'un d'une dizaine de jours, les autres d'environ 3 mois ; nous en avons examiné 7, deux avaient disparu. En général, ils avaient été attaqués dans la région du cœur et des poumons ou dans l'abdomen, mais non dans le cou. L'un d'eux que nous avons examiné plus en détail, ne semblait porter aucune blessure, cependant, dans la poitrine, nous avons remarqué deux perforations distantes de 3,5 cm. et sur l'autre flanc deux perforations plus rapprochées dues sans doute aux canines du fauve. A l'intérieur, les côtes étaient cassées, les viscères perforés et broyés. Deux autres agneaux avaient de grosses blessures à l'abdomen, une partie des intestins avaient été dévorés. Ces victimes ont été tuées exactement comme celles d'Inden, il est certain qu'il s'agit de la même espèce de carnassiers.

Dans la suite, les moutons ont été surveillés durant la nuit par le chien, le fauve n'est pas revenu, et pourtant il est resté longtemps dans le voisinage.

Nuit du 11-12 juillet : Trois moutons sont tués à l'alpe de Kaltenberg, sur Gruben.

Nuit du 15-16 juillet : 10 moutons subissent le même sort sur cet alpage ; le berger possède cependant un chien, son troupeau compte 350 moutons. Le 29 juillet, un garde-chasse et un gendarme passent deux journées à inspecter les pâturages sans rien apercevoir.

22 juillet : A 7 h. 20, nous descendions à Zinal ; dans la forêt de Mélèzes à environ 100 m. au-dessus des maisons, 3 Chamois sautèrent par-dessus la barrière des reboisements ; nous ayant vu, ils s'élancèrent à nouveau par-dessus la barrière, l'un se dirigea vers le bas et traversa la Navizence pour aller se cacher dans la forêt rocheuse, sur la rive gauche de la vallée, les deux autres partirent vers le sud-est, dans la forêt. Un pâtre de Cottier les avait vu descendre à toute vitesse, sans arrêt, il en vit plus tard un quatrième suivre la même direction. A cette saison les Chamois se tiennent très haut, vers la limite de la végétation ; on peut supposer qu'ils avaient été poursuivis par le fauve, dans la région des Diablons. Affolés, ils se seraient dirigés vers le fond de la vallée pour gagner la rive opposée, mais, surpris par le terrain découvert sur lequel travaillaient des faucheurs, ils auraient changé leur direction.

Deux touristes ont observé un animal au sommet de la pointe sud des Diablons, à 3405 m., ils furent si surpris, si effrayés et l'animal disparu si vite qu'ils n'ont pu en donner une description. La date n'a pas été précisée.

Contrairement à ce que nous pensions, le fauve ne devait pas se cacher dans les forêts pendant le jour, mais dans les rochers et les couloirs des Diablons.

Nuit du 22 au 23 juillet : Un génisson de la race d'Hérens, âgé de 9 à 10 mois, ayant une longueur de 1 m. 20, est tué sur l'alpe de Lirec, au-dessus de Zinal, au nord du chalet supérieur, à 2470 m. Un troupeau d'une trentaine de pièces de jeune bétail passait la nuit sur une pente gazonnée, sans gardien. Le sujet choisi par le fauve est l'un des plus petits du troupeau. Nous l'avons examiné durant la matinée du 24 juillet. Il portait de très grosses blessures à l'abdomen, qui était ouvert sur toute sa longueur, les intestins étaient à peu près intacts, la cuisse gauche était en partie mangée sur sa face intérieure. Nous avons enlevé la peau sur la

poitrine et dans la région du cou, nous n'y avons trouvé aucune trace de dents ou de griffes. L'animal avait été tué 2 m. plus haut, les pâtres l'avaient déplacé pour l'examiner. On voyait là des restes d'intestins et l'herbe était froissée, mais, sur le sol, pas de sang.

Qu'un fauve ait attaqué et tué un animal si grand, qui a dû chercher à fuir, nous a paru extraordinaire, aussi avons-nous recherché s'il ne pourrait pas y avoir une autre cause. Nous avons pensé à une pierre qui aurait roulé des rochers supérieurs et aurait atteint le génisson. Mais les pierres qui descendent par bonds laissent des empreintes sous forme de déchirures sur le sol, on ne voyait rien de semblable. D'autre part comment expliquer ces blessures au milieu de l'abdomen seulement ? Si l'animal eût été debout c'était impossible, s'il eût été couché il aurait eu les jambes et l'abdomen dirigés vers le bas de la pente, ou tout au moins obliques, dès lors ces blessures seraient inexplicables. De plus il eût fallu qu'un Renard se soit trouvé là, juste à point pour ronger les muscles de la cuisse.

L'examen des blessures prouve qu'il ne saurait s'agir de l'œuvre d'un homme. Il paraît bien certain que ce génisson a été tué par un fauve, l'hypothèse d'un chien est exclue. Un cas semblable s'était produit en 1946 sur Ober Ems où un génisson fut tué de la même manière : blessures à l'abdomen, cuisse rongée. Deux autres cas se sont produits sur Eischoll, plus tard.

L'animal de Lirec ne fut pas utilisé, les pâtres ayant voulu attendre le propriétaire qui ne vint que lorsque la décomposition était commencée.

Nuit du 23-24 juillet : Un mouton est blessé sur le dos à Cottier.

Nuit du 24-25 juillet : Un cabri disparaît, un autre est tué à Lirec, la tête de ce dernier a été sectionnée et emportée, on ne l'a retrouvée qu'après de longues recherches. Elle avait été mangée en partie, il restait la partie supérieure, la boîte crânienne avait été vidée de son contenu et nettoyée proprement. On ne voit pas que l'animal ait pu opérer autrement qu'avec la langue ; dès lors ce serait un indice qu'il s'agit d'un Lynx, car Lavauden dit qu'il a l'habitude d'agir ainsi, en utilisant sa langue râpeuse, ce que le chien ne peut pas faire. Il ajoute même que, si le cerveau a été vidé, c'est la « signature du Lynx ». Dans le cas du Valais, c'est la première fois, à notre connaissance, qu'un cerveau a été vidé.

Nuit du 25-26 juillet : Une chèvre est tuée à Lirec : la poitrine est ouverte, l'intérieur partiellement mangé, une cuisse rongée, le cou portait quelques marques.

Surveillance effectuée sur les alpages de Lirec et de Cottier les 26, 27 et 28 juillet par le gendarme Rossier et le garde-chasse Zimmermann. La soirée du 26 a été occupée à l'affûtage à proximité d'un bouc placé, comme appât, à l'endroit où une chèvre avait été tuée la veille. Des patrouilles sont effectuées sur les pâturages, sans aucun résultat. Depuis ce moment l'animal ne manifeste plus sa présence dans la région. Les deux observations suivantes indiquent qu'il avait gagné le sommet de la vallée.

3 août. A Zinal, sous la Garde de Bordon, entre les alpages de Singline de la Lé, à environ 2300 m., dans une région très sauvage, séjourne un troupeau de 700 à 800 moutons, gardé par deux bergers et trois chiens. Le troupeau était arrivé depuis une dizaine de jours lorsque, le soir du 3 août, à 22 h. 30, le berger Jacques Salvodelli entend un grand bruit dans la bergerie massée près du rocher, sous lequel il dort ; il se précipite, allume sa lampe de poche et voit, à 4 mètres, les trois chiens en train de lutter contre un animal qu'il ne connaît pas. Ce dernier s'éloigne aussitôt, dans la nuit sombre, le gros chien berger le poursuit, un instant, puis revient, les deux autres, plus petits, étaient restés sur place.

Salvodelli nous a dit avoir bien vu l'animal, qui lui tournait le dos : teinte jaunâtre, une longue queue, les oreilles petites, il n'a pas vu l'avant de la bête, taille plus grande que celle d'un gros chien ; il était convaincu que ce n'était ni un chien ni un Renard. Aucun mouton n'a été tué ou blessé, ni cette nuit, ni dans la suite, le troupeau est resté jusqu'au 11 octobre.

6 août : M. E. Rigaud, de Genève, était monté seul au chalet de Lesse sur Arpitteta, puis il avait gagné les moraines latérales droites du glacier du Weisshorn ; il cherchait le col du Milon (2975 m.) pour passer à la Combe Autannaz. Après avoir essayé deux couloirs il était redescendu au pied des rochers et consultait sa carte. Tout à coup deux Chamois descendent à toute vitesse, le long d'un couloir, poursuivis par un animal ; le groupe passe assez près de M. Rigaud, et l'ayant aperçu, il remonte très vite par un couloir et disparaît derrière la crête. M. Rigaud nous décrit l'animal : « taille d'un gros chien, teinte fauve plus foncée sur le dos, queue presque invisible, oreilles dirigées en arrière et plaquées contre le corps, démarche très rapide et très souple. »

Cette observation est à rapprocher de celle des Chamois descendus des Diablons à Zinal et de celle de M. Epiney aux Diablons : on voit que le fauve chasse les Chamois jusque très haut dans les rochers.

La série des observations recueillies à Zinal est terminée, on voit qu'elles forment un ensemble extrêmement intéressant.

Nuit du 21-22 août : Un génisson est tué à Wasen, près de Seeven, à 1600 m. sur Eischoll. Le soir du 22, un autre est tué sur le même pâturage. Voici le rapport de M. Theiler, adjudant de la gendarmerie :

« Dans un pré, nous avons découvert un veau de la race du Simmental pouvant peser environ 180 kg. Cet animal avait le ventre ouvert et les intestins mis à nu. A l'intérieur des cuisses, nous avons constaté deux grandes ouvertures béantes. La chair avait été mangée par un carnassier. En regardant de plus près ce cadavre, nous avons nettement remarqué des traces de griffes pouvant mesurer 13 cm. de largeur et autant en longueur. Ces griffes étaient visibles sur la partie extérieure des cuisses à environ 30 cm. en dessous de la queue. Nous avons également pu constater que ce cadavre ne portait aucune trace de morsure ni au cou, ni sur les autres parties du corps, mais qu'il avait la nuque brisée.

Ces constatations faites sur le premier veau, nous sommes allés environ 100 m. plus loin et avons découvert un veau de taille un peu plus petite que le précédent, soit d'environ 150 kg. Cet animal avait été tué exactement de la même façon et présentait les mêmes caractéristiques que son compagnon : ventre ouvert, les mêmes griffures au même endroit, nuque brisée. Ce cadavre était davantage dévoré que le précédent et il pouvait manquer environ 6-8 kg. de viande prélevée à l'intérieur des cuisses. Nous avons en outre remarqué que ce veau avait une hanche démise.

*Conclusion logique qui se dégage de ces constatations :\**

A notre avis, ces deux bêtes ont, sans aucun doute, été attaquées par un félin de grande taille. Ces animaux ont été mis en course et le félin a dû leur bondir dessus en croupe par derrière et provoquer ainsi une rupture d'équilibre (galopage à faux). En tombant sur une corne et avec la vitesse acquise ces veaux se sont rompu la nuque et le fauve n'a eu qu'à leur dévorer les parties qu'il affectionne particulièrement.

Nous excluons complètement un chien, ce dernier ne pouvant maîtriser une proie d'aussi grande taille, ni planter ses griffes. Cette hypothèse est d'autant plus plausible qu'un chien, même de forte taille, aurait essayé de s'attaquer aux veaux par la gorge. Or, il n'a pas été relevé de traces de morsures à l'endroit précité. Par ailleurs, il y avait dans l'enclos où se trouvaient les veaux une vingtaine de ces animaux. Or, ceux-ci en troupeau ne se laissent pas effrayer par un chien isolé et l'attaquent même en groupe. Leur comportement est certainement différent en présence d'un félin.

En conclusion, nous pouvons affirmer de la façon la plus catégorique que, pour nous soussignés, il ne fait pas de doute que ces veaux ont été tués par un grand félin. »

Pour être complet, ajoutons ici quelques observations qui n'ont pas une grande valeur.

Au début de juillet, M. Cyrille Sierro, d'Hérémence, dit avoir vu un animal inconnu accompagné de ses deux petits dans la forêt de « Derrière » au-dessus de Thyon. Il voulut poursuivre l'un des petits, mais la mère survint et poussa un cri strident, ce qui lui fit renoncer à son projet. Il ne peut donner aucune précision sur les caractères de cet animal, il « ne l'a pas bien vu ».

Un autre citoyen d'Hérémence, M. Alexandre Genolet, dit avoir vu l'adulte dans la même forêt, dimanche 6 juillet. Il l'a poursuivi avec son couteau militaire, mais l'animal s'est sauvé en poussant des cris stridents, et, en lacérant les troncs d'arbres avec ses griffes. Il indique comme caractères : fauve sur le dos, plus clair en dessous, tête de chat, taille d'un chien moyen, plus long, queue touffue, mais moins que le Renard, longue de 30 à 40 cm.

Le 28 juillet, à 5 h. 15, M. Amrein Otto dit avoir vu un animal le long d'un canal à Rarogne : longueur 1.20 m., hauteur 50 à 60 cm., queue longue, recourbée, corps gris avec rayures jaunes, la tête n'a pas été vue. Il doit s'agir d'un chien, les fauves étaient alors en montagne. Il en est de même d'une indication fournie par M. Félix Moret, de Charrat, disant avoir vu un animal, à 8 m., à 11 h., le 10 septembre, à Plan Montzo sur Liddes : museau long et effilé, grosses oreilles avec bouts retombants, queue longue recourbée, couleur cendrée.

Citons ici le rapport du capitaine H. Schnell, chimiste à Berne :

« Le dimanche 14 septembre, à 04 h. 15, j'ai quitté Grimentz pour me rendre à la Sage par le col de Torrent. A environ 06 h. 00, je me trouvais sur la rive gauche de la Gouggra (p. 2155) quand je

vis un animal bondir, à 50 m. de moi, par-dessus le mur de pierre d'un enclos. Je fis rapidement le tour de l'enclos pour tâcher d'apercevoir la bête qui avait disparu. Je la vis alors qui filait entre les blocs de rocher en direction sud. J'armais mon pistolet et tirais sans l'atteindre. L'animal ne parut pas effrayé par mes deux coups de feu, mais continua sa marche rapide, mais tranquille, en tournant parfois la tête de mon côté. Je l'ai suivi un certain temps pour l'observer et puis en faire la description suivante :

Sa longueur est d'environ 1 m. sans la queue, sa hauteur de 50 à 60 cm., son poil brun-roux. Je ne puis préciser s'il est tacheté. La queue est longue, un peu plus touffue et plus claire à son extrémité qui était relevée horizontalement sur une longueur d'environ 15 cm. Ses oreilles sont pointues et j'ai très bien pu observer le profil de son museau ressemblant à celui d'un Loup. Je ne puis rien dire de l'extrémité des pattes qui disparaissaient dans la végétation et la terre était si sèche que je n'ai pas relevé d'empreintes. J'ai été frappé de constater combien cet animal paraissait peu effrayé par ma présence et mes coups de feu. A aucun moment sa fuite n'a été désordonnée, mais au contraire réfléchie et prudente. Il a disparu en direction du fond du Val de Moiry, rive gauche de la Gouggra. Les bergers de Châteaupré l'ont également vu, mais à une distance plus grande que moi. »

L'animal a été retrouvé par les pâtres de Châteaupré, il était mort ayant reçu un projectile au cou, c'était ...un Renard.

La *Gazette de Lausanne* publie le 23 septembre un article humoristique, sous ce titre : Serait-ce un Glouton ? Cet animal manquait encore à la galerie des fauves.

Le 20 septembre les journaux annoncent que plusieurs personnes ont vu un félin dans les forêts au-dessous de Thyon. Les indications fournies par MM. Adolphe Iten, Cyrille Theytaz et Camille Favre manquent de précision. Trois dames de Vex disent aussi l'avoir vu le 11 août au fond de l'alpage de l'Esertze.

A la gendarmerie on prend ces indications très au sérieux et on fait venir de Saint-Gall un chien spécial, Barsoi « Laissy von Nowogorod » qui, au dire de son propriétaire, M. Jean Billeter, s'est révélé l'un des meilleurs chasseurs de Loups lors de deux grandes chasses dans le district de Nowogorod, en octobre 1946. Il attaque et tue les fauves directement, les chasseurs n'ont plus besoin d'armes si ce n'est d'un revolver pour se défendre en cas d'attaque des fauves. N'est-ce pas trop beau pour être vrai ?



M. Billeter et son Barsoi arrivèrent donc en Valais et la chasse se poursuivit les 26, 27, 29 septembre, avec l'adjudant Theiler, les gardes Dayer et Zimmermann, le gendarme Bonvin et le gardien de la cabane de Thyon. Le 30 octobre, grande battue avec 18 chasseurs et 8 chiens, le Barsoi devait parcourir la limite supérieure de la forêt de Thyon. Aucune trace de fauve n'a été aperçue durant ces journées, Barsoi ne réagit pas, ne retrouve plus son agressivité, il reste près de son maître, décidément les Alpes avec un ou deux fauves, perdus dans cette immensité, n'ont pas pour lui l'attrait des steppes de Sibérie, peuplées de Loups. Barsoi est reparti pour assister à des concours, mais il reviendra, il sera remis à un garde-chasse valaisan pour de nouvelles tentatives. Pauvres fauves qui avaient choisi le Valais comme lieu de séjour, confiants dans la traditionnelle hospitalité valaisanne !

Nuit du 19-20 octobre : Après une éclipse de près de deux mois, les fauves donnent une nouvelle preuve de leur présence : ils tuent 12 agneaux à Bréonna dans le Val d'Hérens, près des chalets inférieurs, à 1950 m. Les victimes ont exactement les mêmes blessures que celles d'Indèn et de Cottier sur Zinal. Deux autres agneaux ont été blessés au cou et saignés. Ces renseignements nous ont été donnés par M. Pierre Mauris.

D'autres indications, moins précises, sont parvenues à la gendarmerie : vers la fin de septembre, on aurait vu un chien dans la région ; on a trouvé une chèvre égorgée au Prélet sur la Sage, puis le cadavre d'un mouton. Au chalet Cotterg, on a découvert la tête et les pieds d'un mouton, puis au nord des Horaces, le cadavre d'un mouton. On a dit aussi avoir remarqué deux agneaux auxquels il manquait la tête.

Le berger de Villa qui, l'an dernier, avait vu à deux reprises un animal inconnu, a eu l'occasion de visiter le Zoo de Zurich. Il déclare que l'animal aperçu ne ressemble ni à une Panthère, ni à un Puma mais plutôt à un Loup. Ce Zoo ne doit pas avoir de Lynx, alors...

### **Considérations générales**

Si la crainte des gendarmes est le commencement de la sagesse, le public supporte assez mal leur surveillance. Les fauves du Valais fournissent une occasion de les ridiculiser, on ne s'est pas fait faute de l'exploiter. Tous les cortèges de carnaval de toutes les cités suisses ont eu leur groupe des « monstres du Valais ».

Au début d'octobre, une revue donnée à Sion et à Sierre n'avait rien trouvé de mieux que de s'intituler « Fauve qui peut ». Une expressive tête de Lynx illustrait les affiches.

Même la réclame s'est emparée des fauves : sous ce titre : « Panther jagd im Wallis » dans la *National Zeitung* du 25 février 1947, on voit un chasseur avec armes et bagages allant se mettre à l'affût. Mais voilà, il a jeté sa cigarette encore fumante, car tout chasseur sait qu'il ne faut pas fumer. La Panthère arrive droit sur la cigarette, elle hume son parfum, c'est une « Capitol », ferme les yeux de bonheur, pendant ce temps le chasseur vient doucement la prendre au lasso, lui entourer la tête d'une étoffe et il n'a plus qu'à la ramener triomphalement à la maison.

En comparant l'histoire des fauves de 1946 à celle de 1947 on constate une certaine lassitude du public ; à notre époque cinématographique une histoire ne doit pas durer deux ans. La presse n'a presque plus rien publié, est-ce que ce silence serait dû à l'Office valaisan du tourisme qui a craint que cette réclame aille à fin contraire, les âmes sensibles ne goûtant pas beaucoup cette présence mystérieuse ?

Est-ce la publication des conseils donnés si généreusement pour capturer les fauves qui en a tari la source ? En tout cas, durant cette année personne ne s'est plus aventuré à donner de nouvelles « recettes » ; on avait peut-être épuisé, l'année dernière, tout ce que l'imagination peut produire.

Le nombre des victimes a été beaucoup moins grand en 1947 qu'en 1946 ; les fauves se sont donc nourris surtout d'animaux sauvages cette année. De l'observation des victimes on peut tirer certaines conclusions intéressantes : le fauve ne procède pas toujours de la même manière ; s'il s'agit de petits animaux, il les mord régulièrement dans la poitrine, leur cassant les côtes, leur perforant le cœur et les poumons. S'il s'agit d'une chèvre ou d'un mouton adulte, il les attaque au cou et les saigne ; si ce sont des veaux ou des génissons, il leur déchire l'abdomen, mais laisse intacts le cou et la poitrine. Il mange de préférence les organes internes et la partie interne des cuisses, dans un seul cas il a mangé le cerveau. Les traces de morsures ont été fréquemment observées, par contre celles des griffes n'ont, en général, pas été relevées avec assez de certitude pour conclure qu'il s'agit d'un félin, sauf dans le cas des génissons d'Eischoll.

On peut affirmer avec certitude que c'est la même espèce de fauve qui a tué les agneaux d'Inden, de Cottier et de Bréonna et les génissons de Lirec et d'Eischoll. Cet animal (peut-être y en a-t-il deux) a dû séjourner sur la rive droite du Rhône, vers Rarogne-Loèche, en printemps et, en été, dans les vallées de Tourtemagne, Anniviers et Hérens, à peu près aux mêmes endroits que l'été précédent. Nous ne retenons pas les indications sporadiques en dehors de ce territoire, elles ne reposent que sur des données peu sûres.

En considérant l'ensemble des observations que nous avons consignées, il semble qu'il faille abandonner l'hypothèse de chiens ; ceux-ci ont peut-être fait quelques victimes parmi les moutons dans des cas isolés. Mais les victimes de 1946 et 1947 dans les territoires de Loèche, Illgraben, Finges, Eischoll, Tourtemagne, Anniviers et Hérens sont certainement dues à un animal sauvage.

Quel est cet animal ? Il faut écarter l'idée d'un fauve échappé de ménagerie comme la Panthère, il n'aurait pu supporter l'hiver et, habitué à voir des hommes, il n'aurait pas manqué de se laisser voir. Nous pensons qu'on peut limiter les suppositions aux deux espèces de carnivores sauvages adaptés aux conditions de nos Alpes, et qui vivaient encore chez nous il y a moins d'un siècle : le Loup et le Lynx. L'hypothèse que nous avons émise au début de l'été 1946 qu'il devait s'agir d'un Lynx, nous semble plus plausible encore aujourd'hui pour les raisons suivantes : la grande habileté qu'il met à fuir l'homme, les traces de griffes constatées à Eischoll, les observations de ceux qui ont vu l'animal, quelques-unes cadrant bien avec le Lynx, la manière dont il tue ses victimes. Cependant ces raisons ne sont pas suffisantes pour exclure la possibilité de la présence d'un Loup.

Comment se fait-il qu'on n'ait pas capturé ces animaux ? A cette question si souvent posée nous répondrons qu'un ou deux fauves sur un territoire aussi vaste peuvent facilement échapper aux recherches. D'autre part la chasse qu'on leur a faite n'a pas été active. Citons l'exemple de M. Mathier, chasseur, de Salquenen, en séjour à Zinal. Le 16 juillet il demande l'autorisation de chasser le fauve avec son chien ; grâce à des signaux convenus avec les pâtres de Lirec, il peut être sur place en 45 minutes lorsque des animaux ont été tués pendant la nuit ; ainsi le chien peut encore suivre la piste. Les circonstances sont donc très favorables. La demande envoyée à la Gendarmerie cantonale à Sion est renvoyée au gendarme de Vissoie pour préavis, puis au brigadier à Sierre, puis à Sion.

ainsi l'autorisation n'arrive que le 30 juillet ; à ce moment le fauve avait quitté la région. Cet exemple suffit à montrer combien les lenteurs administratives s'accordent mal avec la chasse aux fauves. Cette tactique de la gendarmerie serait-elle voulue ? Maintenir le plus longtemps possible l'attrait du mystère « le monstre inconnu ».

Sion, 14 novembre 1947.

### Le loup d'Eischoll

Le travail ci-dessus était composé lorsque survint la capture d'un animal à Eischoll, le 27 novembre. Depuis le 20 octobre il n'y avait plus eu de victimes parmi les animaux domestiques, le fauve était alors à Bréonna sur Evolène. Voici le premier récit de cet événement : vers la fin de novembre un habitant d'Eischoll, M. Marinus Brunner, ayant tué une vache pour faire boucherie, jeta les entrailles de l'animal près de sa grange. Un soir il remarqua que deux animaux rôdaient dans les alentours ; il en avertit son neveu, M. Albin Brunner, qui travaille comme ouvrier à l'usine de la Lonza, à Viège. Le soir du 27 novembre les deux hommes firent le guet, le neveu seul était armé d'un fusil de chasse à chevrotine. Tout à coup, vers 22 heures, un animal parut et passa rapidement 10 fois devant la grange. Craignant de manquer son coup, le chasseur ne tira pas et eut la patience d'attendre le moment propice. Enfin le fauve vint s'immobiliser vers l'appât, le chasseur l'abattit à une cinquantaine de mètres. On téléphona alors à la gendarmerie qui fit transporter la victime à Sion. A la gendarmerie on le détermina aussitôt comme étant un Loup mâle, et M. Brunner repartit pour son village avec la prime de Fr. 500.— versée par l'Etat du Valais.

Telle était la version donnée par M. Albin Brunner. Nous avons pensé que c'était le dénouement très sérieux de la tragi-comédie des fauves du Valais. Point du tout, la légende devait conserver tous ses droits jusqu'à la fin de la longue histoire. Quelques jours plus tard, on apprit que la vraie mort du Loup avait été toute différente. Voici le récit savoureux donné par la *Tribune de Lausanne* :

« Après la mort du Loup, l'affaire du monstre du Valais nous réserve un piquant coup de théâtre. La gendarmerie valaisanne a acquis la certitude, en effet, que la bête n'a pas été abattue par M. Albin Brunner mais par son oncle, M. Marinus Brunner, et cela dans des conditions cocasses. M. Marinus Brunner avait jeté non